

CEUVRES COMPLÈTES  
DE  
PAUL VERLAINE

ÉLÉGIES — DANS LES LIMBES  
DÉDICACES  
ÉPIGRAMMES — CHAIR — INVECTIVES

TOME TROISIÈME

*Deuxième édition*



27/7/06  
70973

PARIS  
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR  
49, QUAI SAINT-MICHEL, 49

1904

# Dans les limbes (1894)

Paul Verlaine



Vanier, Paris, 1901

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

## DANS LES LIMBES

- I. Je vis à l'hôpital
- II. Hélas ! tu n'est pas vierge
- III. Ô tes manières
- IV. Bonjour
- V. Tu m'as donné
- VI. Le lieu des adieux
- VII. Aux tripes d'un chien pendu
- VIII. Voilà bien
- IX. Des méchants
- X. Ils ont rampé
- XI. Ô tu n'es pas une savante
- XII. Oui tu m'inspires
- XIII. J'ai dit jadis
- XIV. C'est fait littéralement
- XV. Je blasphémais
- XVI. Hélas ! je crains fort
- XVII. Un fiacre

# DANS LES LIMBES

# I

Je vis à l'hôpital comme un bénédictin  
Des vrais bons temps, faisant mon salut en latin,  
Docte, pieux, ça va de soi, mais plutôt, dame !  
D'octe : l'on est bénédictin en Notre-Dame  
D'abord, après le père Éternel et Jésus,  
Ensuite en saint Benoit, conformément aux us ;  
Puis, humblement, fils doux et soumis de l'Église,  
Mère très tendre, en l'érudition permise.  
Mais l'instant attendu survenant, on se prend  
Ou plutôt se reprend à ne songer qu'au grand  
But, le ciel par Benoît, Jésus et Notre-Dame  
Dans le Père Éternel qui, si bon, nous réclame.  
Ici, je fais des vers, de la prose, et de tout  
Pour toi, chérie, pour toi seule, et fort jusqu'au bout,  
J'attends, quand ma journée est faite, ta venue  
Et tu viens, puissante et souriant, devenue  
Une apparition presque à mon cœur tout coi,  
Tout extasié,  
Car Notre-Dame, c'est toi.

Décembre 1892.

## II

Hélas ! tu n'es pas vierge ni  
Moi non plus. Surtout tu n'es pas  
La Vierge Marie et mes pas  
Marchent très peu vers l'infini

De Dieu ; mais l'infini d'amour,  
Et l'amour c'est toi, cher souci,  
Ils y courent, surtout d'ici,  
Lieu blême où sanglote le jour.

Ils y courent comme des fous,  
Saignant de n'être pas ailés ;  
Puis s'en revienne désolés  
De la porte fermée à tous

Espoirs certains, et résistant  
À tels efforts pour t'enfin voir  
En plein grand jour par un beau soir  
Mué tôt en nuit douce tant !

Ah ! Limbes où non baptisés  
Du platonisme patient  
Vont, pitoyablement criant  
Et pleurant mes désirs brisés.

Décembre 1802.

### III

Ô tes manières de venir ! J'y mets du mien  
Aussi, mais toi, que c'est gentil quand c'est du tien !  
Oui, tes manières de t'y prendre pour venir  
Me voir et m'étonner à ne plus en finir.  
C'est tous les Jours et du charmant et du nouveau.  
Sans cesse en équilibre et jamais de niveau.  
Hier je te voyais, derrière mon palier,  
Descendre vivement le premier escalier  
Pour remonter le mien de ton pas net et preste  
M'apercevant alors, quel prompt, quel joli geste  
De sembler retourner, pour ne faire que mieux  
Et mon plaisir et mon bonheur de pauvre vieux  
Encore vert en me sautant si fort, exprès,  
Au cou, que j'en palpète très longtemps après  
D'un tel bonheur, et, sarpejou ! de quel plaisir !

Aujourd'hui, comme tu tardais, moi de saisir  
Ma plume, et la laissant débridée, et tournant  
Le dos à la porte d'entrée, ô l'étonnant  
Aspect de travailler pupitrant mon lit même,  
Encre, buvard, papier tout à quelque poème,  
Quand soudain je sens un baiser comme un acier  
Que, traîtresse, en mon cou tu plonges tout entier ;  
Et moi, je te le rends sur le cou par devant  
Au lieu de par derrière ainsi qu'auparavant.  
Question de position, — gosse, gamin —  
Demain ce sera mieux encore, après demain  
Mieux encor.

Ô petits, bonheurs de mon malheur !

C'est peut-être après tout ce qu'il est de meilleur.  
Et j'oublie en ces jeux la volupté brutale,  
Bonne certes, mais moins, qui sait ? que l'idéale.

IV

**Toi**

Bonjour.

**Moi**

Chéri !

**Toi**

J'arrive de bonne heure, pas ?

**Moi**

Pas trop.

**Toi**

Tu n'es jamais content.

**Moi**

C'est vrai, là-bas  
On fait queue et c'est long. Puis aujourd'hui l'on fouille,  
Je sais, jeudi ! Ça prend du temps.

**Toi**

Et l'on farfouille  
Et l'on trifouille, et toi, tu bafouilles. Le mieux,  
Pour éviter tout ça, serait, mon pauvre vieux,  
Moi, ne plus venir ni jeudi ni dimanche.  
Tiens, au fait, de ne plus venir du tout, bath flanche !

**Moi**

Méchante !

**Toi**

Et comment va !

**Moi**

Mieux.

**Toi**

Tant pis, l'Infernal !

**Moi**

Mieux depuis que t'es là.

**Toi**

Zut avec ton banal,  
Ton vulgaire « depuis que t'es là ».

**Moi**

C'est que, c'est que...

**Toi**

C'est que : c'est que, tu m'as l'air... c'est que... Zut ! avecque  
Tes boniments toujours les mêmes.

**Moi**

C'est mon cœur  
Qui parle. Ô oui ! Toi pas là, je meurs de langueur.

**Toi**

As-tu fini ?

**Moi**

Pourquoi toujours dure ?

**Toi**

Eh, je blague !  
T'es bête, quand je ris, tu geins, toi, t'as du vague  
À l'âme. Que c'est drôle ! Un homme comme toi  
Qu'on dit spirituel, très bête auprès de moi.

**Moi**

Tiens, devant toi, j'ai comme peur...

**Toi**

Je suis si belle ?  
Pour changer, tu reçois, dis, un tel, une telle,  
Une telle, un tel, tu sais que je le défends

Absolument de les recevoir et te rends,  
S'ils viennent, responsable, et, pour ta pénitence,  
Tu ne me verras plus jamais.

**Moi**

J'...

**Toi**

Ô rouspétance  
Détestable ! Ne réponds pas et fais le mort.  
Je ne veux pas ici de ces gens-là.

**Moi**

Là, j'obéis,

D'accord,

**Toi**

Bien sûr ?

**Moi**

Oui.

**Toi**

Cette femme ignoble,  
Je lui ferais une conduite de Grenoble  
Telle qu'elle s'en souviendrait en Paradis !  
Quant aux autres...

**Moi**

Je les consigne, je le dis.

**Toi**

C'est qu'avec toi je suis toujours sur le qui-vive.  
T'es gentil quand moi là, moi pas là, tout arrive !  
Monsieur fait son fendant, il se laisse mener.  
Il dit du mal de moi...

**Moi**

Çà, non !

**Toi**

Va donc crâner !  
Mais assez — t'es mignon — de mines furieuses.  
Embrasse... Et causons de choses plus sérieuses.

## V

Tu m'as donné, non point à tort,  
Mais certes avec juste raison,  
Ce surnom d'Infernal, c'est fort  
Bien : n'as-tu pas toujours raison ?

En effet, malgré la sincère,  
Plus pur sincère, entière amour,  
Que je te voue et tout entière,  
Sincère que soit cette amour.

Mon caractère diabolique  
Parfois ne sait pas abaisser  
Un orgueil vraiment babélique  
Qui, lui, ne veut pas s'abaisser.

Ah ! courbe-le, mon caractère,  
Piétine-le donc sous le tien :  
Mon cœur, t'est là pour partenaire.  
Mon âme est là pour ton soutien.

Mon cœur qui t'a donné ma vie,  
Mon âme dont tu tiens les sceaux !  
Pardon pour mes péchés d'envie,  
De colère, et tous crimes sots.

D'ailleurs je les expie assez  
Toutes ces mes infractions  
Loin de toi, sauf en laps pressés.  
Par de telles privations !

## VI

Le lieu des adieux (pas éternels), — la saison  
Dernière était au coin de la basse maison  
Tout rouge — la tuile et la brique y fourmillent  
(Vis-à-vis le gazon bordé de camomille)  
Qui sert de local à des services divers.  
Là l'heure ayant sonné de son timbre pervers,  
Nous enjoignant de nous séparer tout de suite,  
Hélas ! avant qu'hélas ! tu ne prennes la fuite,  
Je t'embrassais si fort que toi tu ne pouvais  
T'empêcher de rire aux éclats, et ne savais  
Pour lors me refuser un baiser sur la bouche,  
Un gros, frais, long baiser partagé, puis, farouche  
Pour la forme — c'était presque en public, des yeux  
Pouvaient nous voir, en malins, ou pics, officieux,  
Des langues bavardes, et quel scandale ! et leste,  
Cruellement, tu me quittais, instant céleste  
Et diabolique, avec ces mots : « Je ne viens plus. »  
Car, sachant bien que tu viendrais, irrésolus  
Toutefois, mes désirs fous tantôt ivres d'ire  
Et de larmes, tantôt pleins d'espoir à ton dire,  
Se souvenant de la chère intonation  
Et de la gentiment taquine intention,  
Me balançaient dans une fausse inquiétude,  
Jusqu'au lendemain, tendre amie au verbe rude.

## VII

Aux tripes d'un chien pendu  
Tu m'assimiles parfois.  
M'engueulant de cette voix  
Idoine à ce propos dû.

Tu me dis, robuste et grasse,  
Assez souvent, qu'un beau jour  
Ce serait si bien mon tour  
Que le diable en crierait grâce !

Mon tour d'écoper, car tu  
Ne te mouches pas du pied  
Pour manier comme il sied  
La gifle, et c'est ta vertu

De n'avoir pas peur d'un homme.  
Fût-il fort comme un millier,  
Et ton geste familier  
Tu n'en es pas économe...

Ainsi nous nous disputons  
(Tu me disputes du moins),  
Prenant les dieux à témoins,  
Sacrant, jurant, puis battons

En retraite l'un vers l'autre  
Après tel combat fatal,  
Distraction d'hôpital,  
Bonne fille et bon apôtre.

En retraite, oui, nous battons  
L'un vers l'autre et nous baisons  
Sur la bouche et ces façons  
Je les aime encor mieux que des coups de bâtons.

Décembre 1892.

## VIII

Voilà bien le déjà quantième jour de l'an  
Que tu me vois ici : le premier c'était en \*\*\*.  
Ah ! mon amour est vieux déjà de plus d'un lustre ;  
Et comme un qui s'accoude à même tel balustre  
Et paresseusement resonge aux biens, aux maux,  
Aux insignifiants événements, faits, mots,  
Pensers, de cette part quelconque de sa vie,  
Ainsi, moi, je souffre à nouveau colère, envie.  
Trahison : je jouis après des jours, des jours  
Et des jours et des jours et des bonnes amours  
Et des espoirs remplis jadis, et de la vie  
Enfin ! et malgré trahison, colère, envie !

Mais de tous ces *memoranda* le meilleur c'est  
Toi, quand ta forme, aimée à l'infini, glissait  
D'un pas léger malgré la majesté du buste  
Vers moi tout rassuré dès lors par ta voix, juste  
Au point par ma langueur loin de toi, douce voix,  
Divine voix dont les gaîtés sont des pavois  
Où trônent mes désirs triomphals en cette heure.

La voix s'envole, mais le souvenir demeure.

1<sup>er</sup> janvier 1893.

## IX

Des méchants, ou, s'ils aiment mieux, des indiscrets  
Sinon des envieux que je pardonnerais,  
S'ils ne te faisaient pas, bon chéri, de la peine,  
Tant leur manège est nul, tant leur malice est vaine,  
Ont essayé, même s'efforcent d'essayer  
À nouveau de nous désunir, d'entre-bâiller  
La porte à la querelle, au soupçon qui gourmande,  
À la colère à qui lors, l'ouvrir toute grande  
Et qui rugit avec un couteau dans la main.

Honnêtes lagos passez votre chemin.  
Comme si ce n'était assez de mes misères,  
Des ennuis de partout me griffant de leurs serres  
En attendant de m'emporter je ne sais où,  
Voici sortir je ne sais quels serpents d'un trou  
Pour taquiner mes pieds clapotant dans leurs vases.  
Heureusement, amie, ô toi, tu les écrases,  
Femme bonne que le mépris arme et défend,  
Femme bonne qui me défends comme un enfant,  
Femme douce qui me souris, femme sublime,  
Ô ma femme, qui recevras mon souffle ultime !

## X

Ils ont rampé jusques ici,  
Dans ces limbes où je soupire  
Après toi lointaine, ô martyre !  
Ils ont rampé jusques ici.

Guettant ta venue et l'instant  
Propice pour, devant ma face,  
T'insulter, limiers sur ta trace,  
Guettant ta venue et l'instant.

T'insulter, or, c'est m'insulter,  
Au centuple, et certes pour ce  
Ils auront lieu d'apprendre que  
T'insulter, or, c'est m'insulter.

Viens, bien-aimée, et, va, vivons  
En paix loin du monde imbécile :  
« La vie est là, simple et tranquille ».  
Viens, bien-aimée, et, va, vivons !

## XI

Oh ! tu n'es pas une savante  
Et je t'en félicite fort,  
Et je t'en loue et je t'en vante,  
Et qui me censure il a tort,

Car ta finesse toute nue  
Sans vains mots et sans gestes faux,  
Car ta ruse mieux qu'ingénue,  
Car ta rouerie aux plans nouveaux,

Car jusqu'à ta « méchanceté »,  
Comme ces bons pantés-là disent,  
Nous défendent de leur bêtise...  
Ta méchanceté ? ta bonté !

Car ces vertus d'entre les tiennes,  
Me vont mieux, te vont mieux aussi,  
Bien qu'on n'en chante pas l'antienne,  
Que d'autres fleurant de moisi.

Ils disent encore, les gens,  
Que tu n'es pas intelligente,  
Eux, ce qu'ils sont intelligents,  
C'en est une chose touchante.

Il paraît que tu ne comprends  
Pas les vers que je te soupire,  
Soit ! et cette fois je me rends !  
Tu les inspires, c'est bien pire.

## XII

Oui, tu m'inspires, Muse et que non pas Musette !  
Philomène et non pas Lisette, Philomène  
Telle quelle, « nature », et parbleu ! très humaine  
Et très divine aussi, très déesse, mazette !

Ma Philomène avait du bon sens dans sa tête  
Et de la fantaisie au cœur, de la meilleure  
Et du meilleur bon sens, celui qu'à la male heure  
Sollicite le mien de bon sens de poète !

Ta fantaisie elle est immense, active, ardente,  
Gaîté mêlée à de sombre mélancolie.  
Quelle chaude gaîté quand ton chagrin s'oublie,  
Ce chagrin qui pudiquement rêve en sa tente.

Quant à ta bonté, c'est ma vie et c'est mon être  
Sans elle je languis dans ma fade ironie.  
Par elle je retrouve une aube bénie  
Toutes naïvetés où le jour va renaître,

Le beau jour baptismal de mon adolescence !  
Tu me rends la jeunesse et les belles folies,  
Ô muse mienne, ô femme mienne, tu délies  
Et ma langue et mon âme.

Ô plus, dis, plus d'absence !

### XIII

Ô ! l'absence ! le moins clément de tous les maux !  
(*La bonne Chanson.*)

J'ai dit jadis que l'absence  
Est le plus cruel des maux,  
On s'y berce avec des mots,  
C'est l'horreur de la puissance

Sans la consolation  
Du moins de quelque caresse,  
On meurt sans qu'il y paraisse  
On est mort, dis-je, et si on

Feint de respirer encore,  
C'est bien machinalement.  
Ô ce découragement  
À voir se lever l'aurore.

Or, depuis que dans ces lieux  
Je souffre, — dès toi venue, —  
Par quelle force inconnue,  
Allé-je infiniment mieux ?

C'est l'histoire de l'éphèbe  
Mourant de la vierge au loin !  
Qu'elle arrive et soit témoin,  
Comme il nargue et fuit l'Érèbe !

Et tant que j'y resterai,  
Accours en ce limbe blême :

Moi qui déjà y'aime et t'aime,  
Ô que je t'adorerai !

## XIV

C'est fait, littéralement je t'adore !  
On adore Dieu, créateur géant.  
Or ne m'as-tu pas, plus divine encore,  
Tiré de toutes pièces du néant ?

Dieu que je bénis puisqu'il est le Père  
Du moins pour nous faire avec mieux que rien  
Toi tu n'avais rien, mais rien pour me faire  
Tel que me voici, ta chose et ton bien.

Rien, pas même du limon comme l'Autre.  
Je m'étais éventé dans le Pédant  
Plus que mort, pas né, brume qui se vautre  
Aux fondrières d'un art décadent.

Fantôme perdu dans des fantaisies.  
Fantasques, hélas ! moins encor que quoi  
Que ce soit qui fût, vacantes, moisies.  
Ah ! c'était du propre et du beau que moi !

Tu parus ! Je naquis sous la prunelle,  
Du sang me battit, de la chair me vint,  
Par degrés rapides une éternelle  
Amour m'investit qui vivait pour vingt.

Amour de latrerie et d'idolâtrie  
Où s'épura mon pauvre orgueil lettré,  
Où la vérité rude, mais chérie  
À force de bonté m'a retiré.

Du rêve égoïste et me fait le frère,  
Non, le cerf que tu daignes fraternel,  
L'esclave de ta volonté sévère  
À juste titre en son vœu maternel

Presque, puisque tu me diriges, guides,  
Protèges encontre le monde, aussi  
Contre moi-même, ô trop, que trop rapides  
Délices ! Conjugal, ce vœu si tien ! Si

Que je peux dire, moi, que je t'adore,  
Toi qui, comme le Créateur géant,  
M'as, plus puissante et meilleure encore,  
Tiré de toutes pièces du néant.

## XV

Je blasphémiais Dieu, c'est le Père et le Maître,  
Tous deux venons de lui, c'est la source de l'Être  
Et je ne t'aime autant que par sa volonté.  
Jésus a sur la croix d'avance racheté  
Mes péchés — et les tiens, car tu pêches, chérie,  
Bien qu'à mes yeux qui te sont toute idolâtrie,  
Tes fautes soient encor de justes actions ;  
Mais mes yeux ne sont pas des yeux d'ange : prions  
Donc qu'il nous soit donné dans la paix que procure  
La conscience de bien faire, la foi pure  
Et simple, de façon à vivre — saintement ?  
Hélas, non ! mais, du moins, gentiment, bontément,  
Afin que le prochain qui voit nos calmes joies  
Et nos calmes chagrins et nos cœurs plus les proies  
Comme autrefois, de ces torts affreux et cruels,  
S'édifie, à défaut, nous laisse à nos réels  
Soins d'être heureux seuls et nous imite... à distance.

Vive, oui, n'est-ce pas, vienne cette existence !

## XVI

Hélas ! je crains fort pour nous deux  
Avec nos fichus caractères,  
Des avalanches, des cratères  
Mieux que fous, pis que hasardeux.

Un zeste de raison nous reste  
Pour prévoir et, par conséquent,  
Pour aimer et chercher le qu'en-  
Dira-t-on, et : zut pour ce zeste !

Grasseye en gamin de Paris  
Ce notre caprice moins bête  
Encor que méchant quoique honnête,  
Et qui fait tout de nos esprits.

Soit, plus de bride, à l'aventure.  
Liberté, libertas, et, sans  
Davantage ennuyer nos sens  
De réserves contre nature,

Allons-y d'une noce en tout,  
L'amour, l'ivresse et tous les vices  
Amusants, et tous les sévices,  
Rendons-nous-les dès mis en goût.

Tous les services aussi, folles  
Caresses et coups bien tapés,  
Défonçons tous les canapés.  
Toutes les querelles frivoles

Et cruelles, payons-nous-les !  
Bécotons-nous, puis tue, assomme !  
Montre-toi femme, je suis homme,  
Griffe, je cogne. Ô pleurs salés,

Cris, jurons ! et ô tendres plaintes,  
Sueurs dives, salives bien !...  
Or, mettant du tien et du mien,  
L'un dans l'autre sans plus de craintes

D'en mal finir, lâche souci.  
Bah, vivons tels quels, car le pire,  
Pour moi du moins, serait de dire  
Un jour : elle n'est plus ici !

Si l'on doit vivre mal ensemble,  
Et bien, vivons mal ensemble, ou  
Mourons ensemble, car, seul, où,  
Comment vivre sans toi ? J'en tremble.

Ainsi, sur mon lit d'hôpital  
Je m'agite en propos stériles.  
Là ! mes rêves, dormez tranquilles,  
Elle va venir, c'est fatal,

C'est écrit, c'est la destinée ! —  
Et, comme elle est toute bonté,  
La voici dans sa majesté  
De reine mienne ramenée.

## XVII

Un fiacre, demain, à huit heures  
Du matin, nous emportera  
Tous deux bien loin de ces demeures  
Devers tous les et cætera

De la vie enfin reconquise,  
Bonheur, malheur, et toi toujours !  
Car tu m'es la fête promise  
Ou le saut aux abîmes sourds.

Cette fois comme les dernières  
Tu me jures bien d'en finir  
Avec tes mœurs aventurières  
Et de ne plus y revenir.

Est-ce encore de la faiblesse  
Ou pressentiment de ma part ?  
Il me semble que ta promesse  
D'aujourd'hui d'un cœur loyal part,

Pourtant les yeux noirs, ô ma brune,  
De leur regard méchant et bon,  
Mystérieux comme la lune,  
Ne me disent ni oui ni non,

Et le sourire qui te pare,  
Parfois semble avoir hésité  
Entre une malice barbare  
Et la naïve gaieté.

Si tu savais ce que je souffre  
Dans ce misérable suspens,  
Me balançant des cieux au gouffre,  
Du gouffre morne aux cieux flambants,

Des cieux flambants de toutes joies  
Au gouffre plein d'ombre et de mal,  
Tu pitoierais — et tu pitoies ?  
Ce pauvre vieux dit l'Infernal.

Qu'importe, allons ! ô toi le maître  
Et la maîtresse. Il est demain,  
L'heure a sonné, vite au Peut-être  
Dont ton caprice est le chemin.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Hsarrazin
- Yann
- Phe-bot
- DaraDaraDara
- Acélan
- Le ciel est par dessus le toit
- Wuyouyuan
- Maltaper
- M0tty
- Zyephyrus
- Nyapa
- Zaran

- Toto256
- Jop108
- Pyb
- Techer.m
- Artocarpus
- Eric Y Muller
- Lydio
- Benoit Soubeyran
- Reptilien.19831209BE1
- ThomasBot
- ThomasV
- Ernest-Mtl
- TptBot
- Aristoi

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)